

Yvan MALIGORNE, *L'architecture romaine dans l'Ouest de la Gaule*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006, 229 p.

En 2004, Yvan Maligorne soutenait sa thèse à l'université de Paris 13 Nord, sous la direction de Patrick Le Roux. Remaniée et calibrée, elle paraît en 2006 dans la récente collection « archéologie et culture » des PUR.

S'appuyant sur un inventaire exhaustif des décors architectoniques – malheureusement non publié ici – c'est à la fois une belle analyse et une belle synthèse qui nous sont proposées. Car le travail va bien au-delà du simple catalogue ; mettant en perspective une foule de découvertes et de fouilles anciennes ou très récentes, le chercheur s'attache à donner du sens à un domaine qui passait jusque là pour indigent dans l'Ouest et donc de peu d'intérêt. Solidement argumenté, disons même outillé, tant sur le plan technique qu'historique, il a même le grand mérite de bousculer certaines idées reçues. Et on sait comme celles-ci sont prégnantes dès qu'on parle du passé de la Bretagne. Il le fait d'abord au travers du cadre géographique choisi, celui d'une Armorique qui ne se limite pas à la Bretagne des cinq départements, trop souvent dite historique, et qui ne présentait aucune réalité politique et culturelle il y a vingt siècles. Il choisit, au contraire, d'étendre l'étude au-delà des cinq *civitates* (Osismes, Coriosolites, Vénètes, Riédons et Namnètes), vers l'est, en englobant les Aulerques Diablintes et les Andécaves. Mais cette volonté de s'affranchir de limites artificielles s'appuie aussi sur une excellente maîtrise des études les plus récentes de l'architecture romaine en Gaule, et dans l'Empire romain, sans laquelle la question initiale ne peut trouver de réponse. Enfin, dépassant la pure étude architecturale, l'auteur s'efforce de lire derrière la pierre mise en œuvre, l'organisation politique, religieuse et sociale qui fut celle de l'ouest de la Lyonnaise, pendant les quatre siècles de l'Empire, en d'autres termes de faire métier d'historien.

La question centrale de la thèse tourne autour d'une affirmation de Camille Jullian énoncée en 1920, selon laquelle l'Armorique et la Normandie n'auraient connu qu'une romanisation et une urbanisation mineures et superficielles. Mettant en doute une telle conclusion, Y. Maligorne se propose de dresser le bilan des vestiges gallo-romains connus dans l'Ouest quatre-vingts ans plus tard et de les placer en regard du reste de la Gaule. Par là même, il entend mettre à l'épreuve des faits un des a priori sur lesquels s'est fondée au XX^e siècle la recherche parfois forcée d'une identité et d'un particularisme bretons.

Les forums font l'objet du premier chapitre. Trois chefs-lieux seulement en ont livré des traces plus ou moins complètes : Vannes, Jublains et Corseul. Pour le premier, si le plan d'ensemble est bien attesté, les édifices qui s'y trouvaient ne sont pas clairement identifiés. Pour le deuxième, c'est

la position centrale dans la ville et sa disposition sur le même axe que le sanctuaire, les thermes et le théâtre qui sous-tendent le raisonnement. Enfin, du troisième, si on connaît le quadriportique, aucune basilique, curie ou *tabularium* n'y a été identifié.

Le chapitre consacré aux sanctuaires fournit sans conteste le plus riche dossier. L'auteur s'attache avant tout aux grands sanctuaires publics des chefs-lieux de cités. D'abord celui de *Mars Mullo* à Rennes, connu par une exceptionnelle documentation épigraphique dans une région qui en est fort dépourvue. Sanctuaire non localisé à ce jour, et dont l'auteur remet en cause la datation précise en 135. Puis celui du Haut-Bécherel à Corseul, édifice mixte, à la fois romano-celtique et classique, pour lequel est proposée une identité de plan, non seulement avec le temple de la Paix de Vespasien à Rome, mais aussi avec plusieurs édifices de la Gaule. Son origine pourrait alors être cherchée dans le monde hellénistique. Ces deux temples poliades¹ des Riédons et des Coriosolites ne reçurent pas de parure fastueuse, seulement un très sobre décor toscan. La fouille récente du second a d'ailleurs révélé une réalisation en plusieurs temps, sans doute en raison de difficultés de financement. Celui de Jublains fournit une documentation encore plus précise. Sa construction à la romaine avait été précédée par celle d'un sanctuaire laténien², ce que l'auteur nomme « phase pré-monumentale ». Doté d'un quadriportique, d'une *cella* rectangulaire, d'un décor corinthien, d'abondants placages de marbre, le temple de Jublains fut réalisé entre Néron et le milieu du II^e siècle, à l'exacte période où la ville de *Noviodunum* accède au rang de chef-lieu de la cité des Aulerques Diablintes. Sainte-Gemmes-sur-Loire (49), complexe mal connu mais qui associait un théâtre, des thermes, et sans doute un temple, fut aussi, selon Y. Maligorne, le sanctuaire péri-urbain d'Angers, comme le furent Allonnes près du Mans ou Le Vieil-Evreux pour leurs chefs-lieux de cités. Puis sont ensuite examinés les sanctuaires publics qui jalonnaient les campagnes des cités, les Provenchères à Athée (53) avec sa dédicace à *Mars Mullo*, Douarnenez-Trogouzel (29) aux origines laténiennes, comme Mauves-sur-Loire (44), et plusieurs autres ; tous ces derniers ont pu être le siège de cultes publics, mais dans de simples agglomérations secondaires qui maillaient le territoire et assuraient le relais culturel et politique entre la ville et la campagne. Enfin sont évoqués les rares cas connus de temples de *villae* ou de sanctuaires de communautés, tel celui du port de Nantes voué à Vulcain. Au terme de ce chapitre des temples, Y. Maligorne se livre à quelques spéculations sur le rapport entre l'évolution de l'architecture et celle des rituels ; on en retiendra en particulier les observations concernant les temples mixtes, c'est-à-dire ceux qui ont pu allier les

¹ Poliade : se dit d'une divinité protectrice de la cité, de la ville (*polis* en grec).

² Laténien (dé La Tène, site éponyme en Suisse) : de l'époque du 2^e Âge du Fer (V^e s. au 1^{er} s. av. J.-C.).

nécessités d'une circum-ambulation gauloise et celles d'une axialisation du rituel à la romaine, en d'autres termes ceux où une *cella* à abside de tradition indigène est associée à un *pronaos*, un escalier et sans doute un autel à la manière romaine : et il fait ici le constat que ces temples sont pour la plupart des sanctuaires publics gérés par les *civitates*.

L'étude des *domus* et *villae* retiendra moins l'attention. D'abord en raison de son déséquilibre dû à la grande faiblesse de notre connaissance de la demeure urbaine, si l'on excepte Carhaix et surtout Corseul. On connaît sans doute un peu mieux la *villa* rurale, organisée soit en plan linéaire, soit en plan compact, mais les fouilles exhaustives comme celle de Châtillon-sur-Seiche (35) demeurent très rares. Les pages consacrées aux *villae* littorales, surtout chez les Vénètes, n'apportent non plus guère d'éléments neufs, en l'attente de la publication de celle de Mané-Véchen (56). Enfin, du décor domestique, on retiendra que si les enduits peints incrustés de coquillages sont bien spécifiques à l'Armorique, contrairement aux idées reçues – une fois encore – ce n'est pas le cas des plaques murales ornées.

Abordant le thème des tombes monumentales, l'auteur constate la pauvreté du corpus, d'ailleurs déjà établi pour l'essentiel par P. Galliou, pour la Bretagne, et M. Provost, pour Angers. L'amazonomachie de Nantes, les monuments à étages d'Angers ne sont connus que par des fragments trouvés en remploi dans les murailles du Bas-Empire, tandis que de la tombe de Vendel (35), on ne connaît que le soubassement carré. Le bilan demeure donc très pauvre, même si l'auteur y ajoute quelques possibles fragments à Carhaix et à Gouëzec (29).

L'étude du décor architectural s'appuie sur un catalogue un peu plus fourni que celui des grandes tombes. On y apprend que les matériaux employés sont le plus souvent le granit chez les Coriosolites, Osismes et Riédons, tandis que les cités ligériennes ont eu le plus souvent recours à des roches sédimentaires. Puis l'auteur se livre ensuite à une étude rigoureuse de la stylistique des composantes de l'ordre : bases toscanes ou attiques simples, fûts le plus souvent lisses, chapiteaux presque toujours toscans et très simples, bien que parfois composites et corinthiens dans les cités plus orientales des Diablintes, Andécaves et Namnètes, et dans ce cas mieux datables, architraves rares car souvent remployées, et frises encore plus rares. De cette étude technique, serrée, et très nuancée, appuyée sur des comparaisons hors de la région, on retiendra surtout que l'existence d'ateliers locaux, n'est certaine qu'à partir du II^e siècle, en particulier chez les Coriosolites et les Andécaves, et qu'à Jublains comme à Angers des artisans aquitains furent mis à contribution, dès l'époque augustéenne.

Sans doute les inscriptions sont-elles rares dans l'Ouest, elles permettent cependant d'aborder le problème du financement des monuments.

Celles des bases de statues de Rennes tout d'abord, dont il est suggéré qu'elles sont toutes contemporaines et qu'elles correspondent à des évergésies³ honorifiques, celles du théâtre de Jublains liées à une évergésie plus purement libérale, celles de Nantes derrière lesquelles se lit le financement d'un théâtre culturel par un groupe d'habitants du port, ou ici et là, des offrandes votives ou collégiales, moins liées à la vie publique. Nombre des évergètes sont des indigènes et ne portent qu'un nom ; le plus fréquemment, ce sont des pérégrins⁴. Un certain nombre cependant porte les *tria nomina*. Au total, l'Ouest ne livre qu'un dossier épigraphique pauvre par rapport à nombre d'autres régions de la Gaule. Pour expliquer cette indigence, l'auteur allègue à raison la disparition des blocs de calcaire dans les fours à chaux médiévaux, la mauvaise conservation des inscriptions sur le granit et le fait quasi certain que nombre d'entre elles dorment encore dans les fondements des murailles du Bas-Empire, spécialement à Jublains. Nous y ajouterons la récupération forcenée des matériaux, visible à toutes époques dans une région qui, sous l'Ancien Régime, au moins, connut, plus que le reste de la France, une très forte densité démographique. Au total, la nature des inscriptions ne montre pas de pratiques différentes du reste de la Gaule en matière de construction monumentale. Quelle était l'origine des richesses investies dans la pierre ? Malgré des hypothèses méritoires, Y. Maligorne constate que rien ne permet d'éclairer avec certitude les revenus des cités. Il en est de même pour les élites dont l'archéologie des *villae* ne donne d'ailleurs qu'une image très modeste. Cependant, au travers de trois cas, l'archéologie démontre la faiblesse et la précarité des financements publics : à Jublains et au Haut Bécherel, où l'on observe de longues pauses dans le chantier des temples, et à Locmariaquer (56) où un grand projet d'aqueduc ne fut pas mené à terme.

Dans un dernier grand chapitre, Y. Maligorne livre enfin un bilan historique de l'urbanisation de la région, entre Auguste et la fin du IV^e siècle. Pour ce qui est de l'origine des chefs-lieux de cités gallo-romaines, sur les sept cités examinées, deux seulement ont livré des traces d'une urbanisation laténienne, Angers, et dans une moindre mesure, Jublains. Les cinq autres ne démarrent, et souvent très discrètement, qu'à l'époque augustéenne.

La deuxième période – de Tibère à Claude – voit Angers se doter d'une trame viaire dès les années 15-20, sans doute en même temps que la ville prend le nom impérial de *Juliomagus*. Corseul, Vannes et Rennes le

³ Évergésie : acte de générosité d'un magistrat à l'égard de la cité, sous la forme de dons pour les monuments, les jeux ou le ravitaillement.

⁴ Pérégrin(e)s : dans l'Empire romain, hommes et cités libres mais ne jouissant ni du droit romain, ni même du droit latin.

font un peu plus tard et Jublains reçoit peut-être un *forum*. Quant à Carhaix et Nantes, elles n'ont presque rien livré de cette période.

Le véritable décollage urbain ne commence qu'à l'époque flavienne. Angers se signale encore par l'importance des travaux : terrasses, temple, thermes, amphithéâtre ; Jublains reçoit alors sa voirie, son théâtre, son temple, ses thermes et donc son aqueduc ; Vannes se dote d'un *forum* avec basilique, d'un ensemble monumental à portique, probablement aussi d'un théâtre ; à Corseul, l'habitat se densifie, la voirie se structure et il se peut même qu'un *forum* soit mis en place ; Carhaix connaît un essor semblable à Corseul, complété par la construction de l'aqueduc ; sans doute en est-il de même à Rennes et Nantes mais la rareté des données de fouille ne permet pas d'en cerner la réalité. Enfin, Douarnenez-Trogouzel (29) voit l'édification d'un temple de pierre. Au cours de cette intense période d'urbanisation, la structuration et la monumentalisation s'accompagnent du rejet des activités artisanales à la périphérie urbaine. Cependant cette urbanisation de tous les chefs-lieux de cités ne se fait pas selon un schéma unique : à Vannes, sont regroupés *forum* et théâtre dans ce qui apparaît comme un centre monumental ; en revanche, à Jublains se développe un schéma linéaire axé sur le temple et le théâtre, à la manière du sanctuaire de Ribemont-sur-Ancre (Somme). Selon Y. Maligorne, cette période faste de la ville s'explique par l'accession, des cités de l'Ouest – jusque là pérégrines – au statut de droit latin. De plus, il apparaît au travers des cas de plusieurs temples que cette phase de monumentalisation correspond à l'introduction des cultes de la cité et à leur affichage.

Entre 150 et 230/240 la volonté d'urbanisation ne s'éteint pas : Carhaix se dote d'un aqueduc après 180, Corseul reconstruit son forum et se pourvoit de thermes ; Nantes construit un théâtre cultuel ; Jublains modifie ses thermes, reconstruit son théâtre et, à l'époque sévérienne, complète son sanctuaire en l'embellissant de marbre ; après une phase de constructions légères, Rennes enfin, voit s'imposer l'*opus caementicium*⁵ à la fin du II^e siècle. Cependant, se perçoivent aussi les signes d'un certain essoufflement : à Locmariaquer, l'aqueduc est abandonné en cours de construction au III^e siècle, à Angers le recul de l'urbanisation est net, comme en de nombreuses autres cités de Gaule. Pour cette période qui marque la fin de l'apogée de la ville, l'auteur nuance le degré d'urbanisation selon les *civitates* : en dehors des chefs-lieux, le territoire des Coriosolites, des Diablintes et des Riédons demeure très rural ; au contraire, chez les Namnètes, les Osismes et même les Vénètes, existe un réseau d'agglomérations et de sanctuaires.

⁵ *Opus caementicium* : construction romaine canonique dans laquelle la pierre ou la brique sont liées à l'aide du ciment de chaux.

La période de 235 à la fin du IV^e siècle connaît une rupture qui affecte profondément la parure monumentale. Dans tous les chefs-lieux s'observent abandons et destructions ; à Corseul et dans son sanctuaire, les traces d'incendies sont visibles, à Carhaix, l'aqueduc n'est plus entretenu et on y a relevé des captages pirates, à Rennes, l'occupation se rétracte vers le centre urbain, à Angers, les thermes ne sont plus entretenus et les *domus* se dégradent. D'ailleurs, lorsque les archéologues ont pu observer le démontage des remparts du Bas-Empire, ils y ont toujours trouvé des blocs monumentaux du Haut-Empire en emploi dans les fondations. Les agglomérations secondaires déclinent elles aussi et nombre de *villae* sont abandonnées. On estime que près des trois quarts des établissements ruraux auraient été désertés autour de 300. C'est à ce moment, autour de 275-295, que cinq des sept chefs-lieux choisissent de se doter d'une enceinte, Rennes, Nantes, Angers, Vannes, et Jublains. Cette pratique, quasi-générale dans le reste de la Gaule, fut sans doute autorisée par l'empereur, mais le financement et la décision de démonter la parure monumentale pour un tirer des matériaux revinrent certainement aux cités. Des villes demeurent cependant ouvertes : à Jublains – hors de la « forteresse » – on n'observe pratiquement plus aucune occupation au IV^e siècle ; mais à Carhaix, à la même époque, subsiste une grande et luxueuse villa, tandis qu'à Corseul, les thermes sont agrandis. Les *villae* rurales offrent le même tableau contrasté avec des cas d'abandon patents comme à Châtillon-sur-Seiche, mais aussi des cas d'aménagements « aristocratiques ». Y. Maligorne corrige donc le sombre tableau naguère dressé de cette époque. En même temps, il insiste sur notre méconnaissance des difficultés des cités et sur les causes réelles de celles-ci, affirmant que plutôt qu'y voir, comme autrefois, les signes d'une régression, mieux vaut les considérer comme la preuve d'une mutation et d'une recombinaison de la ville.

Quel bilan doit-on tirer de cette importante publication ?

Malgré la difficulté et parfois l'aridité de la matière, l'ouvrage est rédigé dans un style concis, efficace et agréable. Sur le fond, c'est tout juste si on peut relever une petite erreur de chronologie, et encore, hors de la période du sujet : p. 58-59, la céramique du IV^e siècle av. J.-C. se place, non au premier Âge du Fer, mais au second, précisément à La Tène ancienne. De même, à propos de la période qui précède la Conquête, on peut contester certains termes qui impliquent une hiérarchie de valeurs et des a priori culturels, par ailleurs dénoncés : parler de pré-monuments (p. 48) et de temples locaux ou micro-régionaux (p.59) (sanctuaires laténiens) monumentalisés (p. 59) et ainsi promus au rang de temples majeurs et publics (sanctuaires gallo-romains), c'est retourner à une grille de lecture binaire du type barbarie/civilisation, retard/progrès, qui présuppose la supériorité de la culture gréco-romaine. Or, bien que de bois et de terre, les temples celtiques n'en étaient pas moins des monuments ; et puis, on ne sait pas exactement pour l'Ouest lesquels étaient majeurs, ni lesquels

étaient secondaires. Enfin, on notera l'absence d'étude, même brève, des thermes, qu'ils soient publics ou privés – on pense à la chapelle Sainte-Agathe de Langon (35) –, sans doute explicable par le fait qu'en 2003, soit un an avant cette thèse, une synthèse venait d'en être publiée par A. Le Bot. Mais ce ne sont là qu'observations mineures. En effet, l'étude du décor architectonique antique de l'Ouest, jamais abordé jusque-là pour lui-même, apporte des éclairages précis et très neufs sur la chronologie, sur les politiques édilitaires, sur l'urbanisation en général. Revenant en conclusion à l'affirmation initiale de C. Jullian, Y. Maligorne concède pour l'Ouest une certaine marginalité, une urbanisation moins marquée et qui ne bénéficie – à de rares exceptions près – qu'aux chefs-lieux. Encore met-il en garde contre la pauvreté du bilan de l'architecture romaine dans l'Ouest, rappelant à juste titre les récupérations drastiques opérées en Bretagne au bas Moyen-Age, à l'issue de la guerre de Succession, et qui nous privent, plus qu'ailleurs, de nombre de ruines antiques. Mais, il démontre surtout la complète intégration politique et juridique de ces cités de l'Ouest à l'Empire. Certes, celle-ci ne se développe que progressivement, commençant par la création de cités, continuant par l'accession au droit latin, et culminant aux époques claudienne et flavienne avec la construction de la parure monumentale, mais, sur le fond, elle est la même qu'ailleurs dans le monde romain.

Jean-Claude MEURET

Barry CUNLIFFE et Patrick GALLIOU, *Les fouilles du Yaudet en Ploulec'h, Côtes-d'Armor – Volume 3 : Du quatrième siècle apr. J.-C. à aujourd'hui*. Oxford University School of Archaeology : monograph 65. Institute of Archaeology, University of Oxford / Centre de recherche bretonne et celtique, Université de Bretagne occidentale, Oxford, 2007, 207 p., nombreuses illustrations, cartes et plans.

J'ai déjà eu le plaisir de rendre compte ici même des deux premiers tomes livrant le bilan d'une étude historique et archéologique exemplaire. Voici le troisième ; il n'aura donc fallu que trois ans pour assurer la publication des résultats de fouilles réalisées pendant plus de dix ans, de 1991 à 2002, par une équipe pluridisciplinaire dans laquelle les chercheurs britanniques ont tenu une place éminente. Le premier tome avait présenté Le Yaudet tel qu'il apparaît actuellement et tel que nous le décrivait les sources écrites ; le second en avait entamé l'histoire de la Préhistoire à la fin de l'Empire romain ; celui-ci la conduit jusqu'à nos jours.

On y retrouve les qualités des deux ouvrages précédents aussi bien dans la forme que dans le fond. La forme d'abord. Dans une reliure atti-